LIVRES CRITIQUE LITTÉRAIRE

La chronique « poches » de François Angelier, consacrée à André Malraux

CHRONIQUE

François Angelier
Collaborateur du « Monde des livres »

Le journal des lectures en poche du journaliste.

Publié hier à 19h00 | Lecture 3 min.

Article réservé aux abonnés



Malraux, Folio, 1 168 p., 15,90 €.

¶ « André Malraux et la reine de Saba », de Jean-Claude Perrier, Cerf, « LeXio littérature », 167 p., 7 €.

« Commencer en volant des statues *et finir en virant Langlois, quel parcours, en effet ! »*, a tranché récemment un mien compagnon à qui je demandais s'il comptait commémorer sur les ondes la mort d'André Malraux (1901-1976). Certes, les faits sont là, patents comme des huissiers au petit matin. Mais tous les pilleurs de temple n'écrivent pas *Les Voix du silence* (Gallimard, 1951) et rares sont les trafiquants d'art qui permettent aux New-Yorkais de contempler *La Joconde[en 1962, Malraux, alors ministre de la culture, organise le prêt du fameux tableau aux Etats-Unis]* ; quant à Henri Langlois, directeur de la Cinémathèque française, limogé en février 1968 puis réintégré deux mois plus tard à la faveur d'une bronca cinéphilique mondiale, il savait bien, somme toute, ce que la Cinémathèque devait au cinéaste d'*Espoir, sierra de Teruel* (1940) et à l'auteur d'*Esquisse d'une psychologie du cinéma* (1946).

Lire le récit (1963) : Le Tout-Washington a fait sa cour à « La Joconde »

Malraux, on a chacun le sien : clopant, colonel des Forces françaises de l'intérieur, aux côtés de Camus ou papotant avec de Gaulle ; en smoking, sur les marches d'un Palais Garnier planté de gardes républicains ; palpant, en chemise, la pierre d'un mausolée indien ; bataillant contre le vent mauvais qui veut disperser les feuillets de son thrène à Jean Moulin ; allongé sur le tapis du salon, roi fou d'un échiquier de photos d'art ; ou posant avec les potes à l'ombre d'un avion de l'escadrille *España*. Alors, autant aller y voir, lire ou relire cet ami des chats. Et merci à Folio de nous offrir enfin, en poche, préfacé par son meilleur spécialiste, ce *Démon de l'absolu*, biographie inachevée de T. E. Lawrence, dit « d'Arabie », dont, à l'exception d'un court chapitre, les centaines de feuillets inédits ont dû attendre 1996 et « La Pléiade » pour enfin naître à la lecture.

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

Un livre sur la guerre, né de la guerre. Amorcé durant l'hiver 1941, à Roquebrune (Alpes-Maritimes), au vif d'une période critique (tensions conjugales, refus de s'engager dans la Résistance), délaissé en 1944 à l'heure de la clandestinité, l'ouvrage restera en chantier. Hélas, car Malraux, et ce sera l'unique fois, y fait œuvre de biographe historien. Ni son Napoléon ni son Goya ne sont des biographies. Malraux, là, hors de toute fiction, affronte le matériau infrangible des faits, endure d'être *« bridé par le réel »*, comme il l'écrit à Roger Martin du Gard : courbe d'une vie déjà totalement connue, récit au rasoir de la révolte arabe. Si Malraux avale les faits comme la mitrailleuse sa cartouchière, si son texte crépite d'informations, il prend également le temps de sonder l'âme possédée de cet irréfrénable adolescent nietzschéen qui finira soldat sans nom, menant la guerre au désert comme on joue dans un bac à sable, avec sérieux et intrépidité. Non un roman d'aventures historique, mais l'histoire narrée comme une aventure romanesque. Avec *Le Démon de l'absolu*, la sagesse a son huitième pilier, et c'est un pilier qui danse…

Il va vous falloir une poche de kangourou, ventrale et sans fond, pour y glisser les 1 200 pages du Folio n° 7727 qui nous offre, en effet, l'entier *Miroir des limbes*, des *Antimémoires* (1967) à *Lazare* (1974).

Chaque grand homme – mais aussi chaque lieu ou œuvre – devient une table que l'auteur fait tourner jusqu'à la folie pour en extraire la substantifique moelle métaphysique, l'harmonique historique fondamentale : le mystère destinal enfin touché. Malraux rabelaisien : grand extracteur de quintessence.

En janvier 1934, à l'heure pourtant de la plus intense militance antifasciste (procès Dimitrov), André Malraux, qui vient d'être reçu à la Société de géographie, souhaite soudain prendre un bol d'air aventureux. Cap est mis, à bord d'un avion Farman affrété par l'industriel et mécène Paul-Louis Weiller, et dans la compagnie de son ami le général Edouard Corniglion-Molinier, sur Mareb, la capitale, en plein désert yéménite, de la reine de Saba. Le survol de ses ruines augustes et maintes péripéties climatiques feront l'objet de plusieurs articles publiés dans le journal *L'Intransigeant*.

Lire aussi la critique (1993) | Malraux chez la reine de Saba

François Angelier (Collaborateur du « Monde des livres »)